

rive jamais à vous satisfaire, et si la classe entière est coupable d'une faute, que je l'aie ou non commise, c'est moi que vous punissez !

— Ingrate, dit mère Sainte-Madeleine, c'est que je vous préfère.

— Vous me préférez ?...

— Ne faut-il pas le cacher à toutes... Quand je vous gronde, dites-vous que je vous aime ! et travaillez encore, travaillez toujours, vous êtes l'espoir du pensionnat, ne l'oubliez pas.

Stylite baisa la main de mère Sainte-Madeleine ; elle était transfigurée,

Le lendemain elle fit sur elle-même un prodigieux effort.

Elle cueillit un bouquet, et quand la classe fut commencée, elle le porta elle-même à mère Sainte-Madeleine, qui sourit.

A partir de ce jour, la glace qui recouvrait en apparence l'âme de Stylite fut rompue.

Elle entra complètement dans une phase de bonheur.

La vie du cloître la prit avec tous ses côtés splendides et purs ; elle ne se regardait pas seulement comme une élève, mais comme une future novice. Elle grandissait en enviant l'habit austère de celles qui la formaient à la vertu. Souvent, en passant dans les corridors ou dans le cloître à côté des religieuses, elle portait leur voile à ses lèvres. Elle possédait l'admiration, le culte du cloître. Tout l'y gardait, rien ne l'entraînait vers le monde. Elle devinait les froissements, les souffrances qu'elle aurait à subir ailleurs, tandis que dans cet asile une paix ineffable l'environnait. Quand elle devenait subitement triste, c'est qu'elle prévoyait la fin de son séjour au couvent, et qu'elle redoutait que sa mère mit des entraves à son désir d'embrasser la vie religieuse.

Une double vocation allait naître en elle.

Cette seconde, qui prenait peut-être sa source dans la première, ne devait être qu'une douleur de plus.

(*A continuer.*)